

IMAGINER LA MUSIQUE

Intimement liés, les arts de l'image et de la musique se répondent et se complètent sous diverses formes. De la volonté d'inclure la musique au cinéma aux différentes démarches ajoutant du visuel dans les concerts, cette relation a une histoire lointaine qui continue d'être écrite par les artistes d'aujourd'hui.

L'HEMU n'est pas en reste. Image et musique se marient régulièrement au sein des projets ou des partenariats de l'école. Cours de composition de musiques de film, concerts incluant des projections ou prenant place dans des galeries d'arts, vidéos de présentation et photographies des représentations, les projets de l'HEMU incluent le visuel de manière constructive et réfléchie, tant sur le plan artistique que pédagogique.

De plus, dans l'ère numérique, impossible de parler d'image sans mentionner les multiples facettes du monde digital. Site web et autres réseaux sociaux en usent et abusent jour et nuit. Devant l'omniprésence de visuels sur la toile, l'HEMU et le Conservatoire de Lausanne montrent une identité graphique forte, développée il y a plusieurs années et disséminée aujourd'hui sur plusieurs plateformes en sus des affiches et flyers : sites internet, Facebook, Instagram.

Le terme « image » peut également être compris au sens figuré. Comment un artiste soigne-t-il son image en ligne ou sur scène ? Comment l'HEMU et le Conservatoire de Lausanne développent-ils leur image auprès du public ou des partenaires ? La construction d'une identité se fait au travers d'un discours véhiculant des valeurs qui se reflètent dans chaque projet musical.

Le magazine *Nuances* est lui-même un exemple d'intervention imagée dans le monde de la musique. Pour ses vingt ans en ce mois de septembre 2019, *Nuances* fait donc la part belle au visuel. Les illustrations réalisées pour ce dossier sont l'œuvre de l'artiste Nicolas Bamert, alias l'Original, qui a également créé l'impressionnante installation dont la photographie orne la couverture.

Nous vous invitons maintenant à plonger dans ces images musicales jouant à merveille le jubilé de *Nuances* ! [SS]

12

NUANCES SOUFFLE SES 20 BOUGIES

18

UNE PARTITION DE SONS ET D'IMAGES

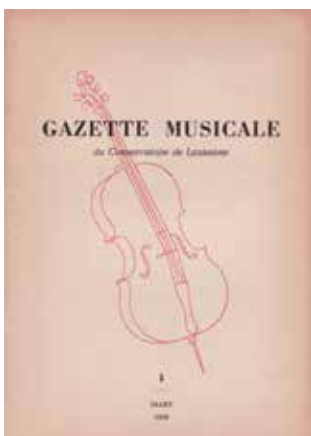
DOSSIER RÉALISÉ PAR : LAURENT GRABET, JULIEN GREMAUD, JEANNE GUYE-VUILLÈME,
JULIE HENOCH, ANTONIN SCHERRER, SANDRINE SPYCHER

TOUT L'ÉVENTAIL DES NUANCES

PAR ANTONIN SCHERRER

Communiquer à l'interne ou avec le monde extérieur ? Telle a toujours été la délicate équation posée aux rédacteurs successifs du Conservatoire de Lausanne puis de l'HEMU. Sont venus se greffer là-dessus l'enjeu de l'image ainsi que la complexification structurelle de l'institution qui se décline désormais en plusieurs écoles, plusieurs sites, plusieurs styles, plusieurs missions. Nous avons plongé dans les archives centenaires de ses publications pour tenter de circonscrire les grandes évolutions de ce genre bien particulier de communication.

La première publication à voir le jour au Conservatoire de Lausanne se nomme *Le Lien* ; elle paraît de 1933 à 1939. Son titre et son premier éditorial annoncent clairement la couleur : « *Le Lien* viendra combler une lacune en établissant un contact plus intime et surtout permanent entre l'institution de la rue du Midi, d'une part, et, d'autre part, les familles de nos professeurs et de nos élèves, et tous ceux qui, en général, s'intéressent à l'enseignement de la musique dans la capitale vaudoise. » À l'image d'autres magazines ou des programmes de concerts, l'impression est couverte par les annonces : une pratique qui disparaîtra avec le temps au profit de l'aide (plus discrète) de sponsors et mécènes.



L'AMBITION
D' *Alfred Pochon*

Entré en fonction en 1941, le directeur Alfred Pochon relance l'entreprise en 1944 et lui donne de l'envergure. Nettement plus fourni, le journal est baptisé *Gazette musicale* du Conservatoire de Lausanne et sa rédaction est confiée à un professionnel, Henri Jaton (1906-1976). Ce dernier succède à son maître Aloÿs Fornerod comme critique musical à la *Tribune de Lausanne* en 1936 et il produit des émissions à Radio-Lausanne – dont il deviendra l'une des plus grandes figures, totalisant à sa retraite plus de 2000 interviews de personnalités (dont quelque 600 seront archivées par son épouse et fidèle collaboratrice Inge Jaton). Elève de Charles Lassueur et Emile-Robert Blanchet, Jaton enseigne en outre le piano dans la maison depuis 1943 et reprendra la classe d'histoire de la musique de Fornerod dès 1947. Le contenu des pages dépasse alors la simple « gazette » des nouvelles internes pour offrir au lecteur de vrais articles de fond. Homme de culture, directeur aux Editions Rouge à Lausanne d'une collection sur les *Musiciens et leur œuvre*,

Le Lien, couverture du premier numéro en 1933.

Couverture de la *Gazette musicale* en 1958.

A droite : Henri Jaton à l'orgue.

Alfred Pochon n'est sans doute pas étranger à cette orientation. Au fil des années, toutefois, la *Gazette* doit revoir son tirage et son nombre de pages à la baisse : le Conservatoire vit des heures critiques. Elle cessera de paraître en 1959.

« COMMUNIQUER C'EST VIVRE »



Il faut attendre vingt-cinq ans et Jean-Jacques Rapin pour voir renaître une telle publication : ce sera le *Bulletin du Conservatoire* (qui redeviendra *Gazette*, comme jadis, quelques années plus tard). « L'homme privé de communication s'étirole, se replie sur lui-même, note le directeur dans son éditorial inaugural en 1984. De sa naissance à sa mort, par la parole, par la musique aussi, il communique, et c'est là un signe de vie... » Littérature et philosophie font leur entrée dans ces pages, en même temps que l'Université au Conservatoire.

LES NUANCES d'Olivier Cuendet



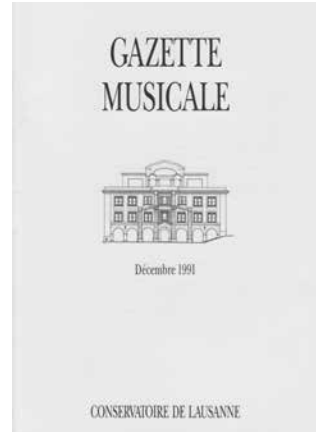
Le dernier titre en date – vous le connaissez bien puisque vous le tenez entre vos mains – s'appelle *Nuances*. Lancé en 1999 par Olivier Cuendet, artisan de nombreuses « premières » (comme le lancement de l'Atelier lyrique ou des Ateliers contemporains) entré en fonction en 1997, il paraît toujours à raison de deux éditions par année, auxquelles il convient d'ajouter le *Menu de saison*, programme des productions annuelles de l'institution qui, un temps, a fait l'objet d'un *Nuances* hors-série. Dans le premier numéro, Delphine

Gillot – alors présidente de l'Association des étudiants en musique – écrit avec humour : « Loin de tomber dans les clichés à la mode du journal écrit par et pour nous les jeunes, style du genre *Rythmique ta mère*, ou alors *Tempo*, le journal triple épaisseur qui n'irrite pas le nez, notre direction a une fois de plus trouvé le mot juste qui représente avec puissance et lucidité notre établissement ; entre fougue helvétique et tempérance exotique, le voici aujourd'hui : *Nuances*... provocation ? »

ÉLÉGANCE ET CONTENU



À l'image des enjeux qui rythment le début de millénaire au Conservatoire, le journal prend des allures de véritable magazine. Il est un outil de communication clairement dirigé vers l'extérieur – parents d'élèves, mélomanes, politiques – et sa réalisation est confiée à de vrais pros de l'image : l'Atelier K, dirigé par Alain Kissling et jouissant d'une solide expérience dans le domaine de la communication culturelle. La forme journal est adoptée avec impression noir-blanc, papier crème, double pliage, un objet à la fois sobre et classe où chaque photographie est soigneusement sélectionnée – à la manière d'un livre d'art : pour l'impact visuel, émotionnel, autant que pour l'information qu'elle véhicule – et le texte clairement mis en avant, par des titres et des exergues impactants, mais aussi le pari (exigeant en 1999 déjà !) de longues réflexions et de sujets traités sans limitation apparente, comme ils le seraient dans une revue scientifique.



Couverture de la
Gazette musicale en 1991.



Notre direction a une fois de plus
trouvé le mot juste qui représente avec
PUISSANCE ET
LUCIDITÉ
notre établissement ; entre fougue
helvétique et tempérance exotique,
le voici aujourd'hui : *Nuances*...

Delphine Gillot

COMMUNICATION « POLITIQUE »



Ce choix a plusieurs explications. Comme Alfred Pochon l'avait fait avec Henri Jaton en 1944, la direction prend conscience que l'on ne s'improvise pas rédacteur et confie la responsabilité de la publication à un journaliste musical professionnel ; l'auteur de ces lignes est appelé à ce poste en 2006 par la directrice administrative Genette Lasserre et le directeur général Pierre Wavre, avec pour mission de poursuivre l'effort déployé au fil des dix-neuf premiers numéros, sans repartir de zéro.



2010 : année charnière pour *Nuances*. Couvertures du n° 31 (février 2010) et du n° 32 (décembre 2010).

Le moment du renforcement de la solidité éditoriale de *Nuances* n'est pas choisi au hasard. Il coïncide avec une concentration d'échéances « politiques » majeures pour l'institution, qui requiert un effort de communication extraordinaire tant vis-à-vis des collaborateurs à l'interne – combattre la rumeur, la crainte du changement, informer avec précision – que vers l'extérieur – des « décideurs » en particulier. Le ton est donné dès le premier numéro de la nouvelle formule, qui annonce en une : « Le jazz est là ! » Le jazz... après près d'un siècle et demi d'hégémonie sans partage du classique, il va falloir l'expliquer ! Ce que fait Pierre Wavre dans son éditio – le recul éditorial est nécessaire avant un numéro plein et entier dédié au genre à la rentrée de septembre – tout en fixant le cadre : cette « nouvelle structure rédactionnelle s'est donné pour but de réconcilier la communication interne et externe, de manière à intéresser un large public avec des thématiques débordant la seule réalité d'un conservatoire, tout en continuant à informer les étudiants et le corps professoral sur la vie de la maison ».

PLUMES EXTÉRIEURES



Le « grand écart » commence avec un numéro de mai 2006 consacré pour les deux tiers à un dossier d'actualité académique – le nouveau diplôme de musicien d'orchestre – et pour le tiers restant à l'actualité de l'institution – des spectacles de la Maîtrise et de l'Orchestre à vents du Conservatoire de Lausanne, les succès de l'Atelier lyrique sur la scène de l'Opéra, les lauriers glanés par les étudiants et les professeurs, ou encore les nouvelles du tout jeune département Recherche et développement. Des collaborateurs externes sont mandatés dès le premier numéro, afin d'étoffer l'éventail des plumes : on goûte ici à celle de Benjamin Ilschner, chroniqueur musical au quotidien *La*

Liberté, qui se verra rejoint par Jonas Pulver et Julian Sykes du *Temps*, Matthieu Chenal de *24 heures*, et – avec l'avènement de la nouvelle formule impulsée par Romaine Delaloye en janvier 2017 – par une véritable équipe de rédaction, recrutée à la fois à l'interne et au sein d'un large bassin de journalistes indépendants ; une diversification qui touchera également la sphère de l'image, avec la multiplication des collaborations dans les domaines de la photographie et de l'illustration. Mais nous n'en sommes pas encore là.

MIROIR D'UNE INSTITUTION EN MUTATION



La liste des sujets traités dans les dossiers des éditions suivantes témoigne à elle seule de l'intensité de l'actualité institutionnelle. Janvier 2007 : Bologne et le nouveau paysage des hautes écoles de musique. Mai 2007 : l'école vue, vécue et rêvée par les étudiants. Septembre 2007 : la place de la musique contemporaine. Février 2008 : la filialisation des départements professionnels de Fribourg et de Sion au sein de la HEM de Lausanne. Juin 2008 : musique, argent et carrière en marge de l'instauration d'un cours de management. Décembre 2008 : création d'un Master de Musicien d'orchestre en partenariat avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne. Avril 2009 : la recherche comme discipline. Juin 2009 : l'institution vue par les professeurs. Novembre 2009 : pleins feux sur l'Ecole de musique et les mutations de l'enseignement non professionnel. Ce n'est pas tout, au-delà des présentations et autres comptes-rendus des productions artistiques, *Nuances* ouvre de nouvelles lucarnes à la fois vers l'intérieur – interviews des nouveaux collaborateurs de l'administration – et vers l'extérieur, vers la cité, en tendant le micro à différentes personnalités (Eric Vigié, Charles Kleiber, Pascal Crittin, René Zahnd, Thomas Steinmann...).



Les déclinaisons de la nouvelle identité visuelle de l'HEMU, réalisée – comme celle du Conservatoire de Lausanne – par Moser Design à Lausanne, sur la base de photographies d'Olivier Pasqual. L'agence s'est vue primée pour son travail dans la catégorie « Photographie » lors de la 8^e édition du Grand prix romand de la création en juin 2011.

COULEUR ET NOUVELLE IDENTITÉ



En 2010, cette cité est doublement sous le feu des projecteurs, avec deux *Nuances* charnières : le premier (février) dans la mise-en-page noir-blanc qu'on lui connaît depuis 2000, le second (décembre) dans un tout nouvel habit – cahier agrafé, papier plus épais, design entièrement renouvelé, et surtout... la couleur ! C'est qu'entretemps Pierre Wavre a remis les clés de l'institution à Hervé Klopfenstein et que ce dernier a placé parmi les chantiers prioritaires de son début de mandat la refonte totale de l'identité corporative de l'institution ; il peut s'appuyer pour cela sur l'expérience d'un responsable communication nouvellement engagé, Nicolas Ayer, graphiste professionnel, qui arrive rue de la Grotte avec un solide *know-how* hérité de ses années passées dans une grande banque de la place. Ce changement radical passe non seulement par la création d'une nouvelle identité visuelle (impac- tant *Nuances* mais aussi les autres supports de communication de la maison, des affiches à la signalétique des bâtiments, en passant par le site internet, les réseaux sociaux et autres écrans internes), mais il implique également le changement de nom des différentes entités de l'institution (la HEM Lausanne devenant « HEMU », l'Ecole de musique « Conservatoire de Lausanne »). Ces métamorphoses n'ont rien d'une coquetterie passagère, mais répondent à une réflexion en profondeur sur l'identité même de l'école – l'évolution de

Demandez

L'PROGRAMME !

À la rentrée académique 2010-2011, le nouveau directeur général Hervé Klopfenstein présente fièrement son premier « Programme de saison », miroir impressionnant – 36 pages A5 – du vaste choix d'activités musicales proposées par l'HEMU et ses institutions partenaires au fil de l'année académique. « En plein développement, l'HEMU bouillonne de projets, explique-t-il dans son éditorial. Tout ce qui se passe à la rue de la Grotte 2, au Flon (où réside l'HEMU Jazz), à Fribourg ou à Sion est en mouvement : le domaine des Arts nous interdit l'immobilité. Ces lieux sont des lieux de transmission ; on ne s'y prosterne pas devant des œuvres intouchables : on y réfléchit, on les joue, on les raconte, on les repense, on les transforme et les confronte, à soi, au silence et aux autres. »

ses missions, de sa structure, de sa place dans la cité et, plus largement, dans le paysage des hautes écoles. Une réflexion que l'on s'est donné les moyens de mener jusqu'au bout et selon les plus hauts standards de qualité en mandatant (sur concours) une grande agence, Moser Design, rompue aux *brandings* de haut niveau. Le nouveau directeur, Hervé Klopfenstein, en décline les tenants et les aboutissants dans son premier éditorial de décembre 2010.

« RÉCONCILIER LE CONTENANT ET SON CONTENU »



« Changer ! Encore une fois ce mot terrible qui énerve, qui inquiète. Et pourtant : faut-il rappeler qu'en permanence la terre tourne, nos cœurs battent et qu'au fond changer, c'est juste vivre ? Et pourquoi changer tout en même temps – le nom, l'image, l'organisation ? Tout simplement parce que le virage est là et que les éléments qui disent qui nous sommes – l'image que nous véhiculons autant que notre manière d'organiser et de développer notre travail – sont intimement liés. Le changement radical présenté en ce début d'année académique réconcilie le contenant et son contenu. Notre identité visuelle et administrative correspond désormais à ce que nous sommes et à notre devenir. Telle est ma conviction profonde. Le *Nuances* que vous tenez entre les mains incarne

Des personnalités décryptent

L'IMAGE DU CONSERVATOIRE

LE PREMIER NUANCES « nouvelle formule » de décembre 2010 est l'occasion de s'interroger sur l'image véhiculée par l'institution au sein de la communauté culturelle lausannoise. Parmi les personnalités interrogées, Jonas Pulver, chroniqueur musical au quotidien *Le Temps* : « L'identité visuelle est une donnée très importante qui doit être développée. Mais cette communication doit correspondre au contenu : il n'y a rien de pire qu'un bel objet vide à l'intérieur ! Ce qui fait la force d'une école, c'est d'abord son esprit, son atmosphère : c'est

à mon sens le problème majeur de Lausanne. L'école a une âme, certes, mais qui se cache derrière un manteau de froideur. C'est par là qu'il faut commencer... »

L'HOMME DE THÉÂTRE René Zahnd ne dit pas autre chose lorsque *Nuances* l'interroge pour sa der à la fin de l'hiver 2012 : « Le pays de Vaud a toujours été une terre de musique, de chant, de poésie – une terre d'écriture. Les choses ont bien sûr évolué depuis, mais cette imprégnation (dont je ne saurais préciser exactement les contours et les raisons) a profondé-

ment marqué l'âme artistique des gens d'ici. L'HEMU est en quelque sorte la « nurserie » de ces aspirations, le lieu où convergent les énergies avant de rejaillir au-dehors, notamment dans les orchestres. J'ai trois enfants qui suivent ou ont suivi une formation au Conservatoire de Lausanne : ce que j'ai toujours aimé dans ce magnifique bâtiment, c'est que son statut de « Maison de la Musique » n'est pas une abstraction théorique mais une réalité tangible ; lorsque l'on déambule dans les couloirs, des sons sortent de chaque porte. »

comme les autres publications de la maison ce virage, ce changement. Il épouse notre nouvelle identité visuelle et se veut le miroir d'une activité riche et diversifiée. Une activité qui se conjugue sur le mode du concert, de la pédagogie, de la recherche, de la politique – qui s'envisage non plus en circuit fermé mais au centre d'un monde ouvert, fait d'échanges et de passerelles. »

VALEUR PATRIMONIALE



Voici donc l'HEMU et le Conservatoire de Lausanne qui s'affichent non seulement en couleurs, mais également sur les panneaux publicitaires de la cité, témoin d'une école qui sort de ses murs... et veut le faire savoir ! *Nuances* est entraîné dans ce grand mouvement de fond. Sans perdre (trop) de sa substance, il gagne une dimension supplémentaire en devenant également la mémoire visuelle de l'institution. À l'heure où la presse traditionnelle s'amincit (quand elle ne disparaît pas), où les chroniques (et les chroniqueurs) culturelles se font de plus en plus rares, où l'information se morcelle (en raison de la soi-disant intolérance du lecteur moderne à des contenus trop denses) et où en même temps sa surabondance conduit à la saturation, les responsables de la publication prennent conscience de la valeur patrimoniale du magazine et maintiennent un équilibre entre « vitrine » et « contenu ».

MÉMOIRE VISUELLE



2017. Dans le sillage de l'arrivée d'une deuxième responsable communication, Romaine Delaloye, *Nuances* franchit un nouveau cap. Suivant l'évolution de l'institution, l'actualité artistique – c'est-à-dire les productions propres – n'en prend pas moins une place toujours plus grande au sommaire, comme en témoigne la création d'un *Menu de saison* (au format « standard » des saisons culturelles) paraissant avec la rentrée académique de septembre. À la clé se trouvent des chroniques richement illustrées, qui viennent constituer un nouveau type de mémoire au-delà des mots : celle des images, parfaitement en phase avec une société toujours plus visuelle. Il suffit de feuilleter les quelques 500 pages du livre publié à l'occasion du 150^e anniversaire du Conservatoire de Lausanne pour prendre conscience du phénomène. En effet, plus l'on avance dans le temps, plus la bascule est grande du texte vers l'image. On peut citer également l'arrivée en force des illustrateurs, suivant une tendance largement répandue dans les médias périodiques. Les premiers numéros de l'ère Moser mettent ainsi en valeur le travail spectaculaire d'Olivier Pasqual, qui se décline aussi sur les affiches et que l'on retrouve aujourd'hui en une du *Menu de saison*. Les *Nuances* « dernière génération » verront une multiplication de ces collaborations, avec appel à un illustrateur différent pour chacune des couvertures : Lisa Voisard (n° 52),

Mirjana Farkas (n° 53), Mathias Forbach (n° 54), Giroscope (n° 55), Catherine Pearson (n° 56), tandis que le présent numéro porte en une le travail de Nicolas Bamert. Une carte blanche du même genre est attribuée pour la rubrique « Bande passante », qui voit se succéder les œuvres de Vamille (n° 52), Hélène Becquelin (n° 53), Ibn Al Rabin (n° 54), Albertine (n° 55), Louiza Becquelin (n° 56) et Meili Gernet dans ce numéro.

MAGAZINE UNIVERSEL



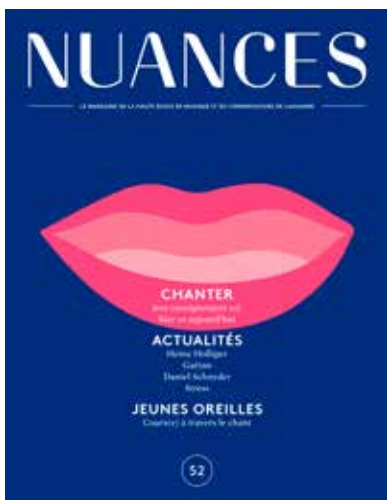
Les *Nuances* « nouvelle génération » prennent aussi une nouvelle route stylistique. Si la fréquence de parution passe de trois à deux par an (après avoir connu un pic à quatre pendant les années « fastes » des grandes mutations institutionnelles), le qualificatif de « magazine » prend alors véritablement son sens, avec une multiplication significative des sujets, des angles d'attaque, de leur déclinaison visuelle, du nombre d'intervenants tant rédactionnels que créatifs, avec pour conséquence une publication sans doute moins scientifique (pour ne pas dire « intellectuelle ») que dans les années 2000, mais



par contre beaucoup plus universelle, accessible à un large public, de l'enfant jusqu'au mélomane averti. C'est ce *Nuances* que vous tenez entre les mains. Et ce n'est sans doute pas sa dernière mue. Car à l'image de l'école dont il est le porte-voix et de la musique à laquelle il carbure, il est matière vivante. Joyeux anniversaire, *Nuances* !

CINQUANTE-DEUX NUANCES

de musique et de passion



Comme à chaque changement d'identité, le directeur consacre son éditorial à détailler les enjeux de ces mutations visuelles. En janvier 2017, ceux-ci dépassent le cadre strict du papier pour toucher à la diffusion de la publication, qui prend une allure encore plus professionnelle. « Vous l'avez peut-être attendu en décembre, écrit Hervé Klopfenstein... il vous arrive pour la nouvelle année ! Nouveau design, un format revu et une perspective élargie, celle notamment

d'être lu par davantage de personnes à l'extérieur de l'institution, grâce à un partenariat plein de promesses avec les librairies Payot. À la clé : le passage de trois à deux éditions annuelles, mais des numéros plus riches comme vous pouvez le constater au nombre de pages que vous tenez dans vos mains. » En d'autres termes : communiquer moins pour communiquer mieux !

Des chroniques
richement illustrées
viennent constituer
un nouveau type
de mémoire
au-delà des mots :
CELLE DES
IMAGES,
parfaitement en phase
avec une société
toujours plus visuelle.

UNE IMAGE D'EXCELLENCE MAIS PAS D'EXCELLENCE À TOUT PRIX!



“

Un endroit
où l'on renoue avec
ce plaisir de jouer
issu de l'enfance.

NOÉMIE L. ROBIDAS



NOÉMIE L. ROBIDAS

La nouvelle Directrice générale de l'HEMU et du Conservatoire de Lausanne est tombée dans le monde de la musique durant son enfance par un de ces hasards qui n'en sont probablement pas.

À 12 ans, la Canadienne a en effet été admise dans une école secondaire offrant un « programme musical très vitaminé » de pas moins de 15h par semaine. C'est là qu'a grandi son amour du violon et de la musique mais aussi son goût de la transmission et de la pédagogie. Trente ans plus tard, la Québécoise de 42 ans est mère de deux jeunes enfants, titulaire d'un Bachelor d'interprète violoniste, d'un Master en didactique instrumentale, d'un perfectionnement de deux ans en violon à Paris et d'une thèse de doctorat en pédagogie instrumentale, et reste surtout toujours animée par cette même « passion d'une musique où excellence et plaisir vont de pair ». Laquelle ne devrait pas tarder à teinter l'image de l'institution qu'elle dirige depuis le 1er mars dernier...

QUELLE IMAGE AVIEZ-VOUS DE L'HEMU AVANT D'Y POSTULER ?

Une image paradoxale. D'un côté, je savais, pour l'avoir déjà visitée, que c'était une belle et grande maison avec des locaux extraordinaires et des professeurs d'exception. D'un autre, je ne méconnaissais pas complètement le tumulte ayant marqué les deux années précédant mon arrivée... Certains amis m'avaient même déconseillé d'accepter le poste tandis que d'autres arguaient que mon positivisme aurait raison de ce défi. (*rires*)

CETTE DOUBLE IMAGE CORRESPOND-T-ELLE À LA RÉALITÉ QUE VOUS AVEZ TROUVÉE À VOTRE ARRIVÉE ?

Pas vraiment. La situation me semble bien meilleure que redoutée. Il y a certes beaucoup à consolider voire à réinventer mais dès la première semaine, j'ai senti chez nos collaborateurs une ouverture au changement. Ce changement sera notamment incarné par la mise en place d'une direction collégiale et transversale de l'établissement autour de trois directeurs adjoints qui seront nommés dans les mois à venir. L'image de la direction, elle aussi, va évoluer.

QUELLE IMAGE DE L'HEMU SOUHAITEZ-VOUS « INFUSER » ?

À l'international, l'HEMU a déjà une très bonne réputation. Mais j'aimerais que nos étudiants choisissent aussi notre haute école pour l'expérience humaine qu'on y vit. J'aimerais que l'HEMU devienne leur premier choix parmi les autres hautes écoles européennes. J'aimerais leur renvoyer une image d'excellence mais pas d'excellence à tout prix ! L'image d'un endroit où l'on respecte le patrimoine tout en se montrant novateur. Un endroit où l'on sait se renouveler et construire des ponts avec d'autres styles musicaux ou d'autres expressions artistiques. Et surtout un endroit où l'on renoue avec ce plaisir de jouer issu de l'enfance. Car aujourd'hui plus que jamais, faire carrière dans la musique est difficile, rude, long et incertain et si l'on ne reste pas connecté à cette flamme du plaisir, cela peut devenir un peu stérile aussi.

ET AU NIVEAU RÉGIONAL ?

Je veux rendre l'HEMU plus accessible aux talents régionaux. Pas uniquement à l'élite mais à tous ceux qui sont motivés à progresser afin de leur transmettre la musique avec un beau grand M sous toutes ses formes. Il faut tisser des liens bien plus serrés entre l'HEMU et le Conservatoire de Lausanne notamment via les professeurs et le développement de masterclasses communes. Il faut ouvrir nos portes aux professeurs des écoles de musique environnantes et instaurer une dynamique de confiance et d'envie. Je souhaite mettre en avant une approche humaine, positive et constructive où personne ne se sente ni supérieur ni dénigré.

COMMENT FAIRE DE CETTE IMAGE RÊVÉE UNE RÉALITÉ ?

En grande partie via nos élèves et nos professeurs dont les constats doivent pouvoir être intégrés à notre vision stratégique. Je veux que les musiciens se sentent appartenir à une communauté. Pour cela, il faut favoriser les occasions de se rencontrer et notamment les possibilités pour nos étudiants de loger dans la région à un coût raisonnable, par exemple au futur Vortex. Il faut aussi valoriser les concours remportés par nos étudiants, les concerts prestigieux que donnent nos professeurs.

LES SITES INTERNET, LE GRAPHISME, LES AFFICHES, LES PHOTOS SONT-ILS À REVOIR ?

Seul le site internet du Conservatoire de Lausanne était un peu poussiéreux mais nous en avons entrepris la refonte. Le graphisme au sens large de l'HEMU me semble en revanche très réussi à l'image de celui du magazine *Nuances*. Il fleurit le modernisme, le dynamisme et est relevé d'un petit côté disjoncté bienvenu. L'image visuelle de notre école me semble d'ailleurs même être l'une des plus belles parmi les hautes écoles de la région, mais je ne suis pas complètement impartiale ! (*rires*) [LG]

LE CONSERVATOIRE DE LAUSANNE: UN HAVRE OÙ LA TRADITION N'EMPÊCHE PAS LA MODERNITÉ

Un conservatoire renvoie par définition une image assez conservatrice à laquelle il est difficile d'échapper dans l'enseignement de la musique classique. Cette image n'est pourtant pas figée, et celle du Conservatoire de Lausanne est en mouvement depuis sa création. Décryptage de trois acteurs qui œuvrent quotidiennement à accompagner l'institution dans une direction innovatrice et accueillante.

Active au sein du secrétariat du Conservatoire de Lausanne depuis vingt ans, Elisabeth Aubort convient que l'image véhiculée par l'institution a évolué depuis son arrivée à la fin des années 1990. « On ne peut pas nier que le Conservatoire dégageait une certaine forme d'élitisme et que son image était un peu vieillotte, surtout si on la compare à celle d'aujourd'hui. Le changement d'identité visuelle l'a incon-

testablement rendu plus populaire aux yeux du public. Pourtant, si l'on excepte l'offre à destination des tout petits et les ensembles (qui ont explosé ces dernières années), les piliers restent fondamentalement les mêmes, à savoir un enseignement de qualité, dispensé par des professeurs de haut niveau dans un cadre magnifique. » Un cadre –

les anciennes Galeries du commerce rénovées à la fin des années 1980 – qu'Elisabeth Aubort ne perçoit pas comme trop monumental et solennel, bien au contraire : « La Grotte 2 véhicule une image de qualité et recèle de nombreux petits endroits tout à fait sympathiques. » Pour Alain Chavaillaz, le directeur, « ce bâtiment, au cœur de la ville, contribue à forger notre identité ; nous y dispensons un enseignement que nous souhaitons ouvert sur le monde, dans notre volonté d'aller à la rencontre des autres écoles de la région et du canton. » Selon lui, l'enjeu de l'image dépasse la seule identité visuelle pour s'inscrire dans un plan plus large : celui de la politique, voire de la philosophie. « Le terme même de < conservatoire > peut, de prime abord, sembler éloigné de la notion d'innovation. Je ne vois personnellement aucune contradiction entre notre mission de préservation de valeurs atemporelles et notre participation à l'invention du monde musical de demain. Depuis 1861, nous continuons à écrire notre histoire, à élaborer les traditions du futur. »

FAIRE COMPRENDRE NOS MISSIONS SPÉCIFIQUES

Au Conservatoire de Lausanne, on estime que la « concurrence » ne doit pas être source de crainte mais au contraire d'émulation. « Je pense qu'il est important de faire connaître les missions cantonales que sont la pré-HEM (pour le profil classique) et la structure Musique-école – pour l'heure déléguées à nous seuls – en insistant sur le caractère complémentaire de ces formations par rapport à celles dispensées dans les autres écoles, poursuit Alain Chavaillaz. Si l'offre à destination des petits est bien mise en évidence dans notre communication – et continuera sans doute à l'être à la faveur du grand mouvement d'innovation que nous portons dans le domaine de l'initiation –, je pense que nous pouvons mieux valoriser notre action dans le registre de la formation des adolescents, fondée sur l'excellence mais aussi une volonté claire de collaborer avec tous les partenaires. J'ai à cœur de montrer aux autres écoles que ces missions spécifiques que nous assurons sont un service que le Conservatoire de Lausanne offre aux jeunes talents vaudois... et non un moyen de leur < voler > leurs meilleurs éléments ! »

LE PLAISIR EN TÊTE DES VALEURS

Graphiste de formation et actif au sein du service communication de l'HEMU et du Conservatoire de Lausanne depuis 2010, Nicolas Ayer a accompagné la grande mutation de la marque initiée au début de la décennie : « Ce grand chantier découle de la nécessité de différencier visuellement la Haute école et le Conservatoire, qui jusque-là n'étaient dotés que d'une identité mixte. Un travail a été entrepris dans le but de dégager les valeurs fondamentales de chacune des deux entités, afin de pouvoir au final mieux toucher leur public cible qui n'est évidemment pas le même. Grâce à une communication plus légère visuellement, on s'est aussi éloigné





de l'image poussiéreuse et sérieuse qui colle à la peau de l'éducation musicale classique pour mettre en avant le plaisir d'apprendre au sein d'une école comme la nôtre.»

C'est dans cette même optique renouvelée qu'a été décidée la refonte complète du site internet. « C'est un travail de fond, sous-tendu par des impulsions politiques, stratégiques, ainsi que par la nécessité de marquer l'identité du Conservatoire de Lausanne au sein du paysage local de l'enseignement de la musique. » Parmi les axes forts de cette transformation: l'optimisation du confort de navigation avec un site beaucoup plus tourné vers l'utilisateur dont les besoins sont ciblés dès la page d'accueil; une mise en valeur plus efficace des points forts du Conservatoire de Lausanne – bâtiment, ensembles et missions particulières, sans négliger pour autant les cours individuels – avec à la clé la création d'une nouvelle gamme de photographies et des vidéos de présentation. Pour renforcer le lien entre les deux institutions, le nouveau site reprend le modèle de celui de l'HEMU tout en respectant la charte graphique du Conservatoire. Rendez-vous sur www.conservatoire-lausanne.ch pour le découvrir! [AS, JGV]

LA MARQUE HEMU COMME GAGE DE QUALITÉ

Intermédiaire indispensable entre la communauté de l'HEMU, les médias et le public, le service communication gère de nombreux chantiers, dont les flyers et affiches ne sont que la partie émergée de l'iceberg. Son rôle est de mettre en avant les activités de l'institution et de ses membres, et de faire de la marque HEMU une garantie d'excellence tant pour ceux qui étudient que ceux qui enseignent ou qui vont écouter des concerts. Le soin apporté aux visuels y contribue énormément.

Depuis 2010, Nicolas Ayer contribue à l'évolution de l'image de l'école en réalisant tous ses visuels. « Les supports de communication sont multiples et variés, explique-t-il. D'abord sur papier, au travers du *Menu de saison*, des flyers, des affiches, des programmes de salles, et des diverses publications académiques. Ensuite, il y a tout ce qui est digital: les sites internet, les réseaux sociaux, la newsletter ou encore les vidéos. Il y a aussi tous les objets estampillés des couleurs de l'HEMU, qui participent à l'ancrage de la marque. Sans oublier les éléments de signalétique de nos différents sites d'enseignement, les roll-ups ou les cubes lumineux. »

Une charte graphique claire, qui définit notamment les éléments typographiques et géométriques, permet de reconnaître l'HEMU quel que soit le support auquel elle s'applique, même indépendamment du logo.

Pour la réalisation de son visuel de saison, caractérisé par un savant mélange de photographies dynamiques et de couleurs vives, l'institution collabore depuis plusieurs années avec le photographe Olivier Pasqual. Celui-ci compose ses images, sans montage ni photoshopage, en alliant instruments de musique et éléments disruptifs (légumes, outils, plantes, fils et aiguilles, etc.), conjuguant professionnalisme et créativité. « L'idée était de créer quelque chose d'inattendu avec ces objets qui viennent casser l'image parfois trop stricte de la musique », souligne Nicolas Ayer. Ainsi parés, les visuels de l'HEMU se répandent à travers les villes grâce à l'affichage public, à l'intérieur des bâtiments grâce à la diffusion du *Menu de saison*, et sur le web grâce au site internet et aux réseaux sociaux.

L'utilisation de ces derniers occupe aujourd'hui un rôle essentiel dans le déploiement de l'image de l'institution. Nicolas Ayer insiste sur l'importance des échanges. « L'élément clé des réseaux sociaux, c'est le partage avec notre communauté, affirme-t-il.



On essaie toujours d'identifier tous les intervenants (étudiants, professeurs, musiciens invités) dans les publications de l'HEMU. Ainsi, ils peuvent repartager ladite publication contenant notre identité visuelle. » Un moyen d'augmenter l'impact et la visibilité d'une publication, mais surtout de valoriser le travail des étudiants dont les projets façonnent l'école. Car la marque est un bien commun à tous les acteurs de l'institution, et son rayonnement leur profite à tous. Nicolas Ayer ajoute que « ses meilleurs ambassadeurs sont les étudiants, les professeurs et le personnel administratif ».

Selon Martin Jollet, président de l'Association des Etudiants (ADE) pour l'année 2018-2019, ceux-ci sont ravis d'être mis en avant par l'institution, que ce soit à travers une publication Facebook, une annonce sur les écrans du bâtiment et l'intranet ou une actualité sur le site web, ces news rédigées par le service communication et partagées

sur toutes les plateformes connectées de l'HEMU. Originaire de Tours, le jeune pianiste effectue un Master dans la classe de Christian Favre et s'en trouve très satisfait. « Je savais que la Suisse était un bon endroit pour étudier la musique en général, alors je me suis inscrit à Lausanne et à Genève. » Quand on lui demande quelle impression l'école lui a faite lorsqu'il s'est renseigné sur le site internet, il répond du tac au tac : « Super pro, super propre, super positive. Ça m'a donné envie. »

L'ADE vend par ailleurs depuis l'automne 2017 des sweatshirts gris estampillés du logo de l'HEMU. Un sondage avait d'abord été réalisé auprès des étudiants pour s'assurer du succès d'une telle entreprise. « Je pense qu'ils arborent volontiers les couleurs de l'école, » indique Martin Jollet. Toutefois, les pulls ne sont pas réservés aux seuls étudiants, et tout le monde est encouragé à s'en procurer un. [SS, JGV]

DIS-MOI CE QUE TU JOUES ET JE TE DIRAI QUI TU ES

L'image plaquée sur
les instrumentistes
correspond-elle à la réalité ?
Rien n'est moins sûr si
l'on en croit les élèves et
étudiants qui se côtoient
au Conservatoire
de Lausanne et à l'HEMU.

Premier violon de l'Orchestre du Conservatoire de Lausanne, Ben Gazzar a choisi cet instrument après un concert qu'il a vu à l'âge de quatre ans. Si l'on entend souvent dire que les violonistes ont la grosse tête, celui-ci insiste sur la différence d'aptitudes à avoir pour jouer en soliste ou dans un orchestre, où il faut savoir se fondre dans la masse. « On ne peut pas se permettre de jouer comme on le veut à tout moment, on doit essayer de s'accommoder au son total de l'orchestre. Ça

LOGO MUSICAL

LES USAGERS des CFF connaissent tous la petite mélodie de trois ou neuf notes jouée dans les gares avant les annonces. Mais saviez-vous que ces notes reprennent les lettres de la dénomination des Chemins de Fer Fédéraux ? En effet, dans les gares francophones, on peut entendre les notes do, fa, fa, soit C, F, F. Lorsqu'elle est jouée en entier, la mélodie, transposée au moyen des notes allemandes, donne : mi bémol, si bémol, si bémol (Es, B, B), do, fa, fa (C, F, F), fa, fa, mi bémol (F, F, Es). Cette musique interprétée au vibraphone a été composée en 2002 par Frank Bodin, un pianiste et compositeur devenu publicitaire. [SS]





QUAND LE SON PASSE PAR L'IMAGE

En musique, l'image a toujours occupé une place importante mais le phénomène s'est beaucoup renforcé ces dix dernières années. L'HEMU en a pris son parti notamment en documentant la plupart de ses 400 concerts et événements annuels, photos ou vidéos à l'appui. La réputation de l'institution y gagne et celle de ses étudiants aussi.

demande une écoute qu'il faut vraiment entraîner.» Gabriel Pernet a quant à lui occupé le poste de première clarinette au sein du même orchestre pendant sa pré-HEM. « Les vents ont plusieurs rôles, explique-t-il. Ce qui est agréable, c'est qu'on est souvent soliste et on amène une couleur unique. » Loin d'un cliché figé, être instrumentiste en orchestre requiert des compétences variables et diversifiées.

Aujourd'hui diplômé de l'HEMU, Valerio Lisci joue d'un instrument rarement choisi par les hommes – ce dont il n'avait pas conscience à huit ans, lorsqu'il a été séduit par la harpe. « Être un homme harpiste est plutôt un avantage : lors d'une audition, le jury se rappelle généralement bien de moi. » La harpiste Julie Campiche pulvérise bien des stéréotypes elle aussi. Actuellement en deuxième année de Master au département jazz, elle avait six ans quand elle a envisagé la harpe. Cet instrument étant peu utilisé en jazz, elle a créé son propre cursus avec le soutien de l'HEMU. Après avoir construit son parcours d'instrumentiste, Julie Campiche lutte pour concilier carrière musicale et vie de famille. « On a refusé de prévoir un babysitter dans le budget de la tournée, alors qu'on n'aurait pas remis en cause une demande pour un ingé son », raconte-t-elle. Selon elle, les solistes sont souvent des hommes parce qu'ils ne sont pas confrontés au même choix. Face à ce dilemme, dessiner sa carrière devient un challenge du quotidien. [JGV]



En musique plus que dans n'importe quel autre domaine, avoir du talent et l'inflexible discipline de le cultiver assiduellement n'a jamais suffi à réussir. Et ce constat est sans doute plus vrai à l'heure du web 2.0 triomphant que jamais auparavant. Soigner son image et savoir la partager sont aujourd'hui des impératifs qui ne se cantonnent plus seulement au domaine des musiques actuelles. Baiju Bhatt, ancien étudiant de l'HEMU qui continue à enseigner au Conservatoire de Lausanne, a une conscience aigüe du phénomène. Le succès de ses projets colorés suffit à le prouver. « Quand on sort de l'école, on se rend vite compte qu'il y a tout un éventail de compétences non musicales à maîtriser pour faire carrière. La photo, la vidéo et leur bonne diffusion notamment sur les réseaux sociaux sont en tête de liste », explique le violoniste jazz de 31 ans.

Depuis l'obtention de son Master en 2014, de l'eau a coulé sous les ponts. Aujourd'hui, l'HEMU a pleinement conscience de l'importance de l'image et transmet ce souci à ses étudiants. Ainsi, nombre des quelque 400 concerts qu'organise l'institution chaque année sont photographiés, filmés ou les deux. « Le choix des événements concernés se fait en fonction de l'objectif poursuivi, du public cible et en tentant de traiter équitablement nos différents sites », explique Mathieu Fleury, directeur administratif de l'HEMU. Les images peuvent être diffusées avant, pendant ou après un événement selon qu'elles visent à en faire la promotion ou le *teasing* ; à le diffuser en direct via des outils tels que « Facebook live » ; ou à en conserver une trace d'ordre patrimonial.

UNE TACTIQUE GAGNANT-GAGNANT

L'idée est aussi d'alimenter un stock d'images brutes dans lequel les étudiants peuvent ensuite venir piocher afin de se construire par eux-mêmes une image correspondant à leurs besoins. C'est alors une solution gagnant-gagnant puisque les

Il faut rentrer dans
le spectacle, s'en imprégner
pour, en se faisant tout petit,
saisir la grâce de l'instant
ou le petit détail qui en dit
en définitive long.

OLIVIER WAVRE

musiciens se valorisent auprès d'employeurs ou d'auditeurs potentiels tout en donnant une image moderne et dynamique de leur institution. Si le montage ou la mise en scène inventive d'images judicieusement choisies sont chronophages et parfois onéreux, ils sont quasiment toujours gratifiants. Il n'en est pas encore de même des vidéos live dont le son est, en l'état actuel de la technologie, d'une qualité insuffisante pour faire honneur à l'excellence musicale cultivée à l'HEMU. Malgré ce défaut, elles restent indispensables pour rendre accessibles les performances et donner envie de venir y assister.

Au niveau des photos en revanche, la qualité est au rendez-vous. Olivier Wavre y est pour quelque chose. Ce photographe indépendant officie très régulièrement à l'HEMU, notamment sur le prestigieux concours Kattenburg. Pour ce professionnel, photographe de la musique live est un exercice de style s'apparentant à de la photographie animalière. « Il faut rentrer dans le spectacle, s'en imprégner pour, en se faisant tout petit, saisir la grâce de l'instant ou le petit détail qui en dit en définitive long. » Cela peut être un musicien qui cherche du regard son chef d'orchestre, deux violonistes qui jouent avec une complicité palpable, la grâce d'un doigt effleurant une corde... « Dans l'univers très codé de la musique classique, la chose est plus difficile qu'avec les musiques jazz ou rock car certains spectateurs sursautent d'agacement et d'horreur à chaque clic », confie Olivier Wavre.

ÉVITER LE PIÈGE DU NARCISSISME

« Nous sensibilisons aussi nos étudiants au fait qu'exister sur les réseaux sociaux, via ces images, constitue un important accélérateur de carrière », relève encore de son côté Mathieu Fleury. « Le piège de tout cela est que l'image prenne le pas sur la musique, met en garde Baiju Bhatt en guise de conclusion. Il faut jouer le jeu mais sans y passer trop de temps non plus car c'est autant de temps qu'on ne passera pas à faire de la musique. Et puis il convient de le faire avec un juste recul sous peine de se retrouver pris dans un tourbillon narcissique qui biaiserait immanquablement l'inspiration... » [LG]



CAPSULES VIDÉO POUR DES ÉTUDIANTS EN MASTER

Cinq étudiants du département jazz ont pris part à une expérience inédite dans le cursus académique de l'HEMU : la création de vidéos pour parler d'un projet mis en place dans le cadre des cours.

En mars 2019, cinq vidéos d'environ trois minutes chacune ont été diffusées sur le site internet du journal *Le Temps*. Fruit d'une collaboration entre le quotidien romand et l'HEMU, ces films ont été réalisés dans le cadre du cursus de Master en Pédagogie musicale en jazz, dont le plan d'études inclut la médiation de la musique. Le batteur Samuel Favez, le pianiste Joris Favre, le contrebassiste Piotr Wegrowski et les guitaristes Solal Excoffier et Adam Naylor ont eu l'opportunité de présenter un projet original en images.

En amont du tournage, un travail conséquent de médiation a été fait entre étudiants et professeurs. Thierry Weber, responsable de la médiation de la musique à l'HEMU, explique le rôle de la médiation dans ce projet : « Quand on fait une capsule vidéo, cela implique de construire un discours et d'organiser des idées. C'est là que la médiation intervient. Les étudiants ont travaillé avec Jérôme Thiébaux et Cécile Prévost-Thomas pour mettre en place leur scénario. Dans ces vidéos, il y avait avant tout un but pédagogique. Elles visaient à apprendre aux étudiants à se servir de l'audio-visuel pour transmettre un message, et à élaborer un scénario pour faire passer le message clairement en deux minutes. »

La qualité des vidéos est aussi due à l'expérience du vidéaste, Guillaume Carel, qui a su conseiller les étudiants dans l'écriture du script et la présentation du projet. « Il y a une connexion entre l'idée du musicien et ce que je peux

apporter, pour ensuite décider de la meilleure manière de filmer, explique-t-il. La question au final est de savoir quelles images collent le mieux à ce que le musicien veut dire.» Le dialogue ne s'arrête pas à l'étape du script; lors du tournage, vidéaste et étudiant échangent leurs idées.

«Quand on filme une vidéo musicale, on le fait en fonction de l'instrument,» rappelle le réalisateur. Chaque

tournage demande donc de s'adapter au projet, à l'instrument, ainsi qu'à l'espace. Le résultat final est toujours présent dans les réflexions: «J'ai cadré d'une certaine manière pour pouvoir ajouter un titre. Je pensais déjà à la surimpression.» Au-delà des détails techniques tels que le cadrage ou la durée d'un plan, le vidéaste se prononce aussi sur la faisabilité du projet, en écartant les idées trop ambitieuses.

«On essaie de créer des images qui rapportent vraiment le propos.» Les moyens déployés sont au diapason du but à remplir; dans ce cas, l'équipe de tournage se résume au seul vidéaste accompagnant l'étudiant. Guillaume Carel relève que «l'image est une façon d'exister en ligne, mais ce n'est pas forcément une question de moyens. Tout dépend de ce qu'on veut montrer.» [SS]

LA MUSIQUE EN CLIP

EN 1979, The Buggles signaient avec «Video Killed the Radio Star» leur plus grand tube. Avant-gardiste, le groupe de Wimbledon ne précédait pas seulement un genre qui ferait fureur la décennie suivante, la synthpop, il annonçait également un changement de paradigme qui allait véritablement s'imposer avec l'arrivée de MTV en 1981 (le titre fut d'ailleurs le premier joué par ce qui était autrefois une chaîne 100% musicale). Si le concept de clip est presque aussi vieux que l'est le cinéma des frères Lumière, il a fallu attendre l'arrivée du petit écran pour que le genre se précise et qu'un groupe, les Beatles, impose sa bobine dans tous les foyers, que ce soit avec ses concerts filmés, ses interviews ou encore ses films – rarement bons. Dans leur sillage, Bob Dylan, David Bowie ou The Who ont développé leur propre langage visuel avant que l'essor technologique du matériel vidéo ne permette au plus petit des groupes de créer son propre format court.

SI D'AUCUNS estiment que le clip «Thriller» de Michael Jackson – créé en 1983 – est le summum du genre, les artistes contemporains, mais aussi leurs labels, ne cessent de rivaliser d'inventivité. Une nouvelle économie a en effet «émergé autour de [la culture du clip] sur internet,» nous apprennent Marc Kaiser et Michael Spanu dans l'article «On n'écoute que des clips! Penser la mise en tension médiatique de la musique à l'image» (lire en page 38). «Les majors du disque ont créé leurs propres services d'hébergement de clips (Vevo), dans une tentative de monétiser les clips», ajoutent-ils. Car le clip ne connaît pas la crise.

PARFAIT OUTIL de promotion pour qui sait manier ses codes, celui-ci est même un instrument disruptif quand il est utilisé dans une communication indépendante des labels à 360°, comme dans le cas d'Arcade Fire, ou quand il fait partie prenante du concept de l'album, à l'instar de *Lemonade* de Beyoncé, dont chacun des morceaux est illustré par un clip, sans promotion aucune. YouTube, qui s'affiche comme la plus importante plateforme d'écoute de musique en *streaming* – devant les sites spécialisés comme Spotify – est devenu un rendez-vous incontournable, tous styles confondus. Longtemps hermétiques à ce processus, les musiques dites «savantes» semblent emboîter le pas aux musiques actuelles et tenter de combler leur déficit d'image. «Aujourd'hui, la démocratisation de ces musiques passe aussi par internet,» introduit Charlotte Landru-Chandès dans *Télérama*. «Musique classique et clips [...] assurent aux interprètes une communication très efficace, à la manière des artistes pop. Reste à ne pas tomber dans le kitsch, ce qui pourrait faire passer la musique au second plan», complète Suzanne Gervais dans une émission récente de France Musique. Et de citer l'un des atouts de ces styles pointus: «parfois, ces clips offrent des moments de grâce capturés pendant les enregistrements ou les répétitions».

ÉCOUTER UN DISQUE, c'est dorénavant aussi regarder un artiste. Un artiste qui, à l'instar du métissage des musiques à l'ère d'internet, devient toujours plus curieux, passant du rôle de musicien à celui de réalisateur ou producteur. En 2019, si la radio est désormais filmée, la vidéo n'a surtout pas tué les artistes! [JG]



MUSICIEN CONNECTÉ 101

À l'ère numérique, internet et les réseaux sociaux ont pris une place prééminente dans la promotion et la communication des artistes. Soigner son image sur la toile est essentiel afin d'interpeler les internautes.

À l'HEMU, les étudiants sont encouragés à développer leurs réseaux en ligne dès le lancement de leur carrière. Pour les aider dans leurs démarches, Yan Luong, consultant en communication digitale, dispense des cours pour les étudiants en Masters jazz et musiques actuelles. Au menu : mettre en place une stratégie globale de communication, définir son public cible, apprendre à gérer son temps et à utiliser les différents outils à disposition.

« Les étudiants ont souvent déjà des projets, relève Yan Luong. Les cours leur donnent un cadre théorique pour les aider à y mettre de l'ordre. » S'ils savent utiliser les réseaux sociaux à bon escient, les étudiants ont, pour la plupart, de nombreuses questions quant à la mise en place d'un site internet. « Beaucoup veulent savoir

comment faire un site web eux-mêmes, sans devoir compter sur quelqu'un d'autre que ce soit pour des raisons financières ou de contenu ; ils veulent être indépendants. Ils savent qu'il existe des manières pour créer un site assez facilement, mais ne sont pas forcément au courant des plateformes. »

« Dans le monde d'aujourd'hui, un support visuel est indispensable pour se faire connaître, ajoute-t-il. C'est simple : si on n'a pas d'image, on n'existe pas. Et j'irais même plus loin en disant que si on n'a pas de vidéo, on n'existe pas. » À l'heure où YouTube est la plus grande plateforme de consommation musicale, pas forcément besoin d'un gros budget pour avoir de la visibilité. Même combat sur les réseaux sociaux, des plateformes qui fonctionnent avec un flux continu où chacun doit se démarquer pour se faire remarquer. « Aujourd'hui, ce n'est plus du tout un luxe de faire des vidéos, conclut Yan Luong. Dans mes cours, on parle aussi de stratégie, ça permet de se rendre compte comment le monde musical adapte sa façon de faire. »

De nombreux étudiants, en groupe ou en solo, en classique, en jazz ou en musiques actuelles, nourrissent leur page Facebook ou leur profils Instagram (ou les deux !) régulièrement. Anecdotes, photos de concerts, retour sur des masterclasses et autres collaborations, les contenus sont aussi riches que variés. Le groupe Chemical Fame, formé il y a deux ans de deux étudiants en musiques actuelles, aujourd'hui fraîchement diplômés de l'HEMU – Arnaud Paolini à la guitare et au chant, et Valentin Kopp à la batterie – a créé sa page Facebook en avril 2018. « Pour l'instant, notre contenu est plus de l'ordre de l'information que de la promotion, explique Arnaud Paolini. On a partagé notre clip quand il est sorti, et on donne les dates de nos concerts. » Pour Chemical Fame, une des clés de la présence en ligne se trouve dans les partages, notamment avec la page

C'est simple :
si on n'a pas
d'image, on
n'existe pas.

YAN LUONG

nouveaux médias. Alors, Instagrammeurs et Facebookeurs de l'HEMU, artistes devenus reporters de votre propre musique ? [SS]



Facebook de l'HEMU : « Si c'est repartagé ensuite, on profite de la visibilité de l'HEMU, révèle Valentin Kopp. En plus, le public de l'HEMU, ce n'est pas n'importe qui donc ça nous permet de cibler des gens qui seront intéressés par ce qu'on propose. » Reste la question de la langue : français ? anglais ? ou les deux ? Chemical Fame a choisi la troisième option. Si le français apporte un côté spontané et local, l'anglais permet justement de s'exporter au-delà de la Suisse romande.

Mais il n'y a pas que les étudiants qui sont actifs en ligne. Benjamin Righetti, professeur d'orgue, est l'exemple parfait du musicien connecté. Site web, Facebook, Instagram, YouTube, l'organiste maîtrise toute la panoplie des réseaux sociaux. « Je partage un contenu varié : à la fois professionnel et personnel. Si on ne publie que des promotions de concerts, les gens se lassent. Donc je mets aussi des choses sur mes loisirs. Les utilisateurs sont plus sensibles à cette légèreté. » En plus d'être diversifiées, les publications de Benjamin Righetti sont également multilingues. Selon le public cible, la langue s'adapte. « Sur Facebook, je m'adresse à un public local de là où je donne mes concerts. Sur mon site, qui est un peu comme une carte de visite, j'utilise principalement l'anglais parce que c'est passe-partout. » Pour éviter de passer un temps infini sur les réseaux sociaux, Benjamin Righetti a choisi

de ne pas y accorder plus d'une vingtaine de minutes par jour : « Cela correspond au temps qu'on prendrait pour lire le journal. » En effet, les réseaux sociaux portent bien leur appellation de

nouveaux médias. Alors, Instagrammeurs et Facebookeurs de l'HEMU, artistes devenus reporters de votre propre musique ? [SS]

IDENTITÉ ET IMMORTALITÉ VISUELLES

QUI N'A PAS ENTENDU parler de Daft Punk, duo robotique né au début des années 90 et ayant largement participé à la démocratisation de la *French Touch* ? En plus d'offrir à la fois anonymat et immortalité, l'identité visuelle des artistes leur permet d'endosser un rôle instantanément reconnaissable par les fans. Musique et image sont deux faces d'une même pièce qui contribue à l'univers artistique des musiciens. Toujours parés de leurs casques, les deux partenaires de Daft Punk ont basé toute leur identité artistique sur l'image. Le côté sombre et robotisé des costumes rappelle leur style de musique, née de l'électronique dans l'ère numérique. Concerts et vidéos sont également empreints de cette image inimitable.

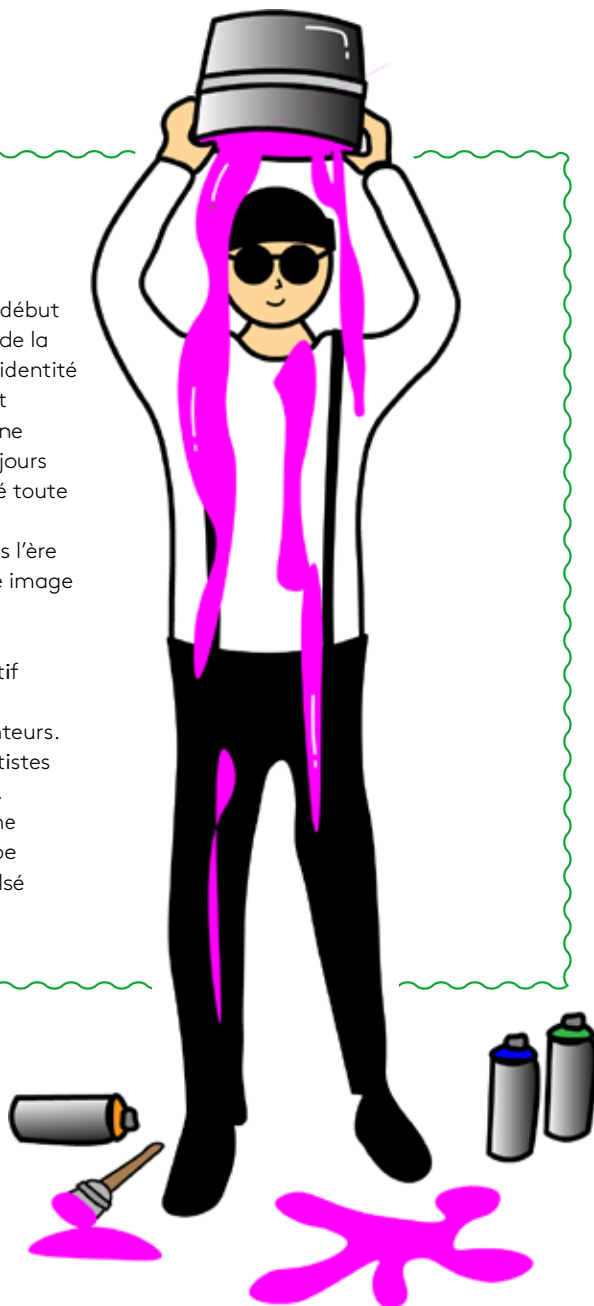
DANS UN AUTRE REGISTRE, le groupe *a cappella* Voca People, actif depuis 2009, endosse sur scène des costumes blancs rehaussés de maquillage qui mettent en valeur les expressions faciales des chanteurs. Incarnant de sympathiques aliens venus de la planète Voca, les artistes proposent des concerts où la comédie tient une place importante. Ce n'est donc pas par hasard que la blancheur du costume souligne les mimiques de chacun. Avec cette identité visuelle forte, le groupe a commencé sa carrière sur la chaîne YouTube, avant d'être propulsé sur la planète scénique par le succès de ses vidéos. [SS]

DANIEL MILLER

DU CINÉMA À LA COMPOSITION

Le 2 février 2019, Daniel Miller, mythique fondateur du label Mute Records, était invité à l'HEMU pour donner une conférence publique et un atelier de synthèse modulaire à ses étudiants. L'occasion de revenir sur un parcours musical hors normes, dans lequel l'image a une place prépondérante.

Etudiants et passionnés de synthèse modulaire – musique électronique permettant une grande combinaison de sons grâce à un synthétiseur (sans clavier) avec divers modules de création sonore – se sont pressés dans la salle Schuricht, au dernier étage du bâtiment du Flon ce samedi après-midi-là, drainés par une collaboration extraordinaire entre l'HEMU et le N/O/D/E, rendez-vous lausannois organisant des rencontres spécialisées autour des phénomènes électroniques musicaux d'hier et aujourd'hui. Il faut dire que Daniel Miller, dont le nom n'est que peu connu du grand public, est une véritable star dans le milieu des férus de synthétiseurs. Kraftwerk, New Order, ou plus récemment Moby ou Goldfrapp, pour n'en citer que quelques-uns, tous sont passés entre ses mains. Surtout Depeche Mode, dont le premier album *Speak and Spell*, « un essai pour voir, sans contrat, avec



partage des recettes à 50/50 », a totalement changé le destin de Mute Records. En 1981, ils n'étaient qu'un groupe d'adolescents post-punk bien coiffés jouant une pop synthétique devant 30 personnes dans un club d'East London. Daniel Miller quant à lui travaillait passionnément à son petit label, tout seul, sur la table de sa cuisine.

Dans cet album phare, un titre se nomme « Photogenic ». Jolie synchronicité quand on sait que le « vrai » travail de Daniel Miller était alors monteur pour le cinéma et la télévision. Une attention a été portée aux pochettes de disques dès le début. Rien à voir cependant avec d'autres prestigieux labels comme Blue Note, 4AD ou Factory, qui plaquent une identité visuelle homogénéisée à tous leurs artistes. « Je me suis toujours dit que si j'étais un artiste, je n'aimerais pas qu'on m'impose quoi que ce soit. En fait, je ne suis pas un homme de label. Tant pour la musique que pour les visuels, j'aime travailler en collaboration avec les artistes, aider à faire émerger ou sublimer leurs idées mais en évitant soigneusement de les limiter dans leur créativité. » Depeche Mode a notamment établi un rapport très privilégié avec le photographe et cinéaste néerlandais Anton Corbijn, pour la réalisation de ses clips et pochettes, ainsi que pour des installations scéniques lors de leurs concerts. « Ça n'aurait pas été possible si j'avais été sur leur dos ! » Chez Mute Records, la cohérence, qu'elle soit musicale ou visuelle, s'installe au fil du temps à travers une impertinence, un esprit affûté et toujours novateur. Sorti en novembre 2017, le livre *Mute, le label indépendant depuis 1978* → *demain*, essentiellement pensé à partir de la documentation visuelle, en est l'anthologie.

Mais alors, quels liens y a-t-il entre travailler les images et travailler la musique ? « C'est la même chose. Le même processus. Composer. Faire du montage, de l'*editing*. Trouver un cadre, voir ce qu'on peut faire avec. Combiner différents éléments pour leur donner une cohérence et les amener ailleurs. » [JH]



LA MUSIQUE DE FILM À L'HEMU

Composer la musique du prochain film épique hollywoodien ? La première étape pour y arriver se situe peut-être dans les cours du professeur Julien Painot à l'HEMU.

Pionnière du milieu en Suisse romande, l'HEMU propose plusieurs cours consacrés à la musique de film. Les cours sont dispensés par Julien Painot, pianiste et compositeur genevois qui a acquis de nombreuses années d'expérience hollywoodienne après avoir obtenu son diplôme au Berklee College of Music de Boston. « Le cursus en *Film Scoring* à Berklee était très complet tout en restant assez théorique, se souvient-il. On y travaillait l'orchestration en classique, en musiques actuelles et en musique assistée par ordinateur, en plus des cours d'orchestration spécifique à la musique de film. »

À Berklee, les étudiants composent sur la base de films existants desquels la musique a été amputée. Julien Painot utilise également cette méthode à l'HEMU, mais il ne s'y arrête pas. En effet, il souhaite permettre à ses étudiants d'avoir une expérience plus concrète de la composition pour films. « On a récemment conclu des partenariats avec Ceruleum, une école qui propose notamment un cursus en réalisation de film d'animation, et avec l'ECAL, l'école cantonale d'art de Lausanne. Dans le cadre de ces collaborations, les étudiants de l'image réalisent le film et les étudiants de l'HEMU en composent ensuite la musique. » Selon Julien Painot, c'est un vrai bonus pour les musiciens de pouvoir travailler avec des réalisateurs : « C'est comme si un instrumentiste ne jouait jamais avec un chef d'orchestre au sein de l'école. Si les étudiants ne composent

C'est un vrai bonus pour les musiciens de pouvoir travailler avec des réalisateurs.

JULIEN PAINOT



que dans le cercle fermé de la classe, ils ne connaîtront pas l'échange avec le réalisateur qui est ici l'équivalent du chef d'orchestre.»

Ces collaborations sont une particularité de l'HEMU et Julien Painot ne cache pas sa fierté d'enseigner selon un tel système. Le côté professionnalisant de l'expérience permettra sans doute aux jeunes compositeurs de se faire très vite une place dans le milieu. Lynn Maring, chanteuse en Bachelor de musiques actuelles, en confirme les avantages. Deux projets de collaborations sont au programme de son année académique, un avec une étudiante de l'ECAL et l'autre avec un étudiant de Ceruleum. Avec des morceaux qui rappellent souvent certains films à ses proches, la chanteuse et compositrice a un attrait particulier pour la connexion entre musique et image. « Je visualise des couleurs dans ma tête quand je joue », avoue-t-elle. Mais composer pour l'écran n'est pas aussi aisé qu'il n'y paraît : « C'est parfois difficile de faire une musique qui ne passe pas devant l'image. J'ai toujours envie de mettre de la batterie partout, mais selon la séquence, il faut pouvoir proposer des choses plus calmes, comme une musique ambiante. »

Apprendre à concilier musique et image est un des points centraux des cours de Julien Painot, mais ils font appel à bien d'autres techniques et connaissances. « Ces cours renforcent l'harmonie et le solfège, révèle Lynn Maring. En musiques actuelles, on est moins habitués à avoir des partitions avec des rythmes et des harmonies qui changent souvent. Mais dans les films, c'est plus dynamique. » Elle ajoute que la composition de musique de film lui permet de développer une autre oreille : « Puisqu'il faut que la musique soit au service de l'image, ça m'apprend à être plus attentive et à avoir une meilleure écoute. » Son professeur Julien Painot sera probablement fier de savoir que Lynn Maring, inspirée entre autres par son enseignement, se verrait bien compositrice pour l'image dans un avenir plus ou moins proche. [SS]

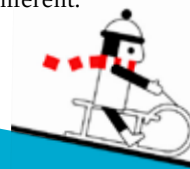
FILMS EN MUSIQUE ET CONCERTS EN IMAGES

Présente dès les débuts du cinéma avec pour fonction première de couvrir le bruit du projecteur pendant les films muets, la musique accompagne si naturellement les images que l'on n'y prête, la plupart du temps, même pas attention.

Un compositeur pour l'image met en place une stratégie où la musique vient plus ou moins subtilement construire rythmiquement et émotionnellement une séquence. La musique peut également avoir diverses connotations : le jazz serait la musique des mauvais quartiers alors que la musique classique symboliserait une classe raffinée et éduquée. À l'HEMU, classique et jazz sont tous deux représentés dans des projets se focalisant sur la musique de films.

En février 2019, la scène du Chorus Jazz Club à Lausanne accueillait un concert autour de deux courts-métrages. Ce projet était l'aboutissement d'un atelier de travail au sein du département jazz initié par Vinz Vonlanthen. « Cet atelier, c'est trois jours de création où on réalise la musique en collectif, explique-t-il. On apprend à gérer les ambiances musicales selon les images. Il ne faut pas écraser le film, car la musique est secondaire. Elle est plutôt la contrepartie de l'image. C'est le film qui raconte l'histoire et qui capte le public. » Le jeu entre musique et image se situe à des moments précis du film, par exemple le générique, lorsque les musiciens ont le champ libre pour improviser.

Le jazz s'est également invité dans un projet de *Musique entre les lignes*, « Concert'oons », présenté au BCV Concert Hall en avril 2019. L'Ensemble instrumental de l'HEMU, formé pour l'occasion de quatre étudiants jazz et de dix étudiants classique, proposait, sous la baguette de Thierry Weber, une médiation autour de musiques de films d'animation. Sur le film *Pipe Dream* réalisé par Animusic (voir page 58), deux étudiants ont eu carte blanche pour créer la bande son. Il en a résulté deux arrangements très divers, prouvant que chaque musicien interprète les images à sa manière. Selon la sensibilité de chacun, un certain événement visuel pourra représenter une note ou un instrument différent.



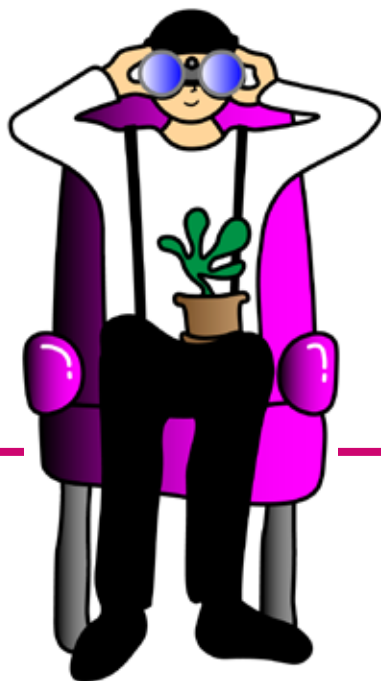
LINE RIDER PETIT LUGEUR MUSICAL

CRÉÉ EN 2006 par Boštjan Čadež, *Line Rider* est un jeu vidéo mettant en scène un lugeur qui glisse au gré des dessins de l'utilisateur. Avec un peu d'imagination, beaucoup de patience, et un certain talent de compositeur, ces dessins peuvent se transformer en véritables œuvres musicales. L'artiste DoodleChaos (à retrouver sur YouTube) a ainsi

mis en images plusieurs compositions, comme la 5^e Symphonie de Beethoven ou encore la « Danse de la Fée Dragée », du ballet *Casse-Noisette* de Tchaïkovski, que l'Ensemble instrumental de l'HEMU a interprété pour Concert'oons. Avec ses graphismes simples, *Line Rider* est une manière ludique de rendre la musique visuelle. [SS]

L'IMAGE EST-ELLE LA RIVALE DE LA MUSIQUE ?

SI LA MUSIQUE a la capacité d'influencer émotionnellement notre perception, la vue risque quant à elle de capter toute notre attention et de nous distraire des sons qui passent alors au second plan. Durant un concert, la vision



est souvent un ancrage ; elle prodigue un support tangible sur lequel s'appuyer pour écouter la musique, en suivant du regard les mouvements du chef, des musiciens, ou des projecteurs. Maintenir un contact visuel aide à l'échange en rendant la voix et le son des instruments plus humains, plus incarnés, et c'est pour cette raison qu'on est frustré lorsqu'on ne voit pas bien la scène.

POURTANT, nos cinq sens forment un ensemble moins harmonieux qu'on pourrait le penser : aussi performant que soit le cerveau humain, nous sommes incapables de nous focaliser sur plusieurs choses à la fois, et la vue, quand elle est disponible, a tendance à

tirer la couverture à elle. Or pour juger de la qualité d'une performance musicale, les oreilles suffisent, et gagnent peut-être à ne pas être déconcentrées. Afin de prévenir les discriminations liées au genre, à l'origine, à l'allure physique ou au copinage lors des concours de recrutement des orchestres, une pratique née dans les années 1970 et de plus en plus courante consiste à auditionner les candidats derrière un paravent. Visant à priver les oreilles de tout a priori visuel, un concert « à l'aveugle », annoncé comme une « expérience sensorielle », a été proposé lors de la dernière édition du Cully Jazz Festival. L'avenir nous dira si la pratique se banalise ! [JGV]

Les nombreux spectateurs de « Concert'oons » ont pu assister à la projection du *Concerto du chat*, un épisode de Tom & Jerry primé aux Oscars en 1947, qui reprend la 2^e *Rhapsodie hongroise* de Franz Liszt. Thierry Weber nous apprend qu'à l'époque de ce court-métrage, le cinéma d'animation puise dans les tubes de musique classique pour construire ses visuels. Une musique existante de longue date devient parfois la principale ligne narrative du film. Plus tard, le métier de compositeur pour le cinéma d'animation se développe et la musique se complexifie et se spécialise. À l'instar de l'opéra, le cinéma utilise désormais la bande sonore pour établir les caractères des personnages, poser le contexte spatio-temporel, ou encore rythmer le récit en y ajoutant effets et bruitages.

C'est le percussionniste Aurélien Perdreau, étudiant en Master de Pédagogie, qui endossait le rôle de bruiteur lors de « Concert'oons ». Pour l'habillage sonore, la partition, c'est l'image : « J'ai travaillé en accord avec Thierry Weber sur la base des images pour trouver quels bruitages créer, et ensuite

il m'a laissé le champ libre. » Fruit d'une recherche curieuse et de beaucoup de tests, les effets sont réalisés avec différentes matières et objets, souvent ceux que l'on a sous la main. « Le but est de se rapprocher le plus possible de la réalité, ou de la caricaturer, explique Aurélien Perdreau. L'avantage d'être bruiteur, c'est qu'on n'a pas de routine. On est toujours sur le vif parce qu'on suit les images. C'est ça qui est amusant. » [SS]





LES ROUAGES DE LA MISE EN SCÈNE CIRCASSIENNE

La musique fait partie intégrante de l'univers du cirque. Non seulement est-elle la base des chorégraphies, mais elle sert aussi à accentuer les moments de rire ou d'émotion. À l'inverse, comment le cirque peut-il apporter sa touche visuelle à la musique ?

À l'HEMU, deux spectacles ont été réalisés en collaboration avec des artistes circassiens au début de l'année 2019 : « Cirque en musique » le 30 mars (lire en page 44) et « American Dream » le 20 février. Pensé pour un jeune public dans le cadre des concerts de médiation *Musique entre les lignes*, « American Dream » mettait en scène une interaction ludique entre musique et visuel. Les artistes circassiens, Vincent Regnard et Jean-Yves Faury, répondaient par leurs numéros de jonglage, de roue Cyr ou encore de danse aux musiciens de l'Ensemble

La musique est là pour sublimer le visuel, et inversement.

instrumental de l'HEMU, sous la baguette de Thierry Weber.

L'œuvre, à l'origine un ballet (*Appalachian Spring* d'Aaron Copland), n'a pas été choisie au hasard : « Il y avait un intérêt artistique à transformer la chorégraphie en gestes de cirque, » raconte le chef d'orchestre. La collaboration non plus n'est pas une coïncidence. Ayant déjà travaillé à deux reprises avec l'HEMU pour *Musique entre les lignes*, Vincent Regnard est, selon les dires de Thierry Weber, « un musicien sans le savoir ». La mise en scène jouait sur le côté imagé du cirque sans pour autant étouffer les musiciens. « Il y avait plusieurs plans, explique Thierry Weber. Le cirque sur la scène, l'orchestre en bas, et parfois les circassiens qui venaient aussi devant le public. Donc le cirque venait englober la musique pour permettre un échange. C'était important pour moi parce que le dialogue fait partie de la médiation. » Loin de la fonction de remplissage, la musique était là pour sublimer le visuel, et inversement, grâce à cette disposition « en sandwich ».

L'histoire racontée par l'œuvre musicale – l'arrivée des pionniers sur le continent américain – a également inspiré le côté visuel du spectacle. Dès lors, tous les objets utilisés par les circassiens étaient ronds : roue Cyr, cerceaux, balles et ballons. Pourquoi ? « On s'est inspiré de l'histoire des pionniers qui tournent en rond. La visualisation de la musique s'est donc faite sur la base de cercles. » Les émotions de la narration et de la musique étaient ainsi illustrées par les gestes et les activités du cirque. « La musique est un langage non verbal, donc il n'y a pas besoin de tout décrypter, conclut Thierry Weber. Comme c'est du domaine de l'intime, chacun peut l'interpréter de manière différente. Au final, c'est juste un moment de rêve. » [SS]

INFLUENCES RÉCIPROQUES



HISTOIRES DE L'ART et de la musique regorgent d'œuvres dont l'inspiration puise sa source dans d'autres disciplines. Par ailleurs, de nombreux mouvements historiques comme le classicisme, le romantisme ou l'impressionnisme désignent des courants dans les deux domaines artistiques. Ceux-ci ont aussi un lexique commun : on parle de composition, de couleur et de rythme en peinture comme en musique.

EN MUSIQUE, la série de dix pièces pour piano de Modeste Moussorgski intitulée *Tableaux d'une exposition* (dont Maurice Ravel a réalisé une orchestration symphonique) fait explicitement référence à l'œuvre picturale de Viktor Hartmann. Ce dernier, décédé prématurément, était un ami proche du compositeur, et une grande exposition a été

montrée en son hommage à Saint-Petersbourg en 1874. Moussorgski, tout en émoi et bouillonnant d'idées, a composé ces dix pièces en six semaines.

CÔTÉ BEAUX-ARTS, la musique apparaît de manière figurative dans tous les genres de peinture, toujours suggérée par tel ou tel instrument. Il faut attendre le XX^e siècle et l'un des fondateurs de l'art abstrait pour la voir exprimée de façon plus subjective : *Impression III (Concert)* est une toile réalisée par le peintre russe Vassily Kandinsky en 1911 après qu'il est allé écouter la musique d'Arnold Schönberg. Si on devine encore la forme noire et imposante d'un piano à queue et le relief agité du public assis face à la scène, Kandinsky s'est servi de la couleur pour traduire les émotions procurées par la musique. [JGV]

À LA CROISÉE DES ARTS VISUELS ET SONORES

De nombreux musées et espaces d'exposition accueillent ponctuellement des concerts dans leurs locaux, tandis que d'autres ont même une programmation musicale établie, comme la Fondation Louis Moret à Martigny, partenaire de l'HEMU. On trouve à l'inverse beaucoup de lieux dédiés à la musique qui hébergent des expositions temporaires ou des œuvres d'art permanentes. Ces changements de contexte ont pour buts d'amener des approches et des milieux différents à se rencontrer, à créer du dialogue entre les œuvres, et à enrichir une offre culturelle de nature évanescence pour les uns et statique pour les autres.

Le mercredi 10 avril 2019 se tenaient un vernissage et un concert dans un lieu conçu initialement pour aucun des deux : le hall d'un grand hôpital. Partenaire de l'HEMU depuis plusieurs années, l'Espace CHUV achemine l'art jusqu'aux patients et déploie quatre expositions par an, toujours vernies en musique. Pour résonner avec l'exposition de l'artiste et designer d'interaction suisse Camille Scherrer, « Alpestreries numériques », le saxophoniste Leo Fumagalli et le vibraphoniste Gabriel Desfeux, tous deux étudiants en jazz, ont joué une improvisation immersive et évolutive. Les instruments étaient amplifiés, altérés et répétés par des



pédales à effet que le saxophoniste, habitué de cette pratique, manipulait habilement. Le morceau éthéré et envoûtant qui en a résulté prolongeait bien l'univers de l'artiste, et notamment l'installation centrale, où une mangeoire à oiseaux ayant séjourné en forêt imprimait petit à petit sur une longue bande de papier les portraits de ses visiteurs ailés, détectés et photographiés à chacun de leur passage. « On s'est vus sur place trois heures avant le début du concert et on a rencontré l'artiste, raconte Leo Fumagalli. C'est là que Gabriel a eu l'idée de commencer avec un sample d'oiseaux. »

Pressenti en septembre par Thomas Dobler, responsable pédagogique des départements jazz et musiques actuelles, le duo avait carte blanche pour une intervention d'une vingtaine de minutes, qu'il a choisi d'improviser. « C'est une chouette opportunité. Jouer en impro libre sur des textures, ça fait très musique de film : on essaie de créer une ambiance, et de jouer sur les dynamiques, » confie le saxophoniste. « Cette musique marche très bien pour illustrer du visuel, ajoute Gabriel Desfeux. Dans ce contexte, ce n'est pas le musicien qui est au premier plan. » Une prestation qu'ils qualifient d'expérimentale du point de vue du processus, mais d'accessible dans les sonorités. Cette approche multidisciplinaire était présentée à un public inhabituel, composé d'amateurs d'art et de patients curieux. [JGV]

MUSIPLASTICIENS

UN BON NOMBRE d'artistes portent la double casquette de musicien et de plasticien, et pratiquent les deux à la fois en transposant des concepts et des techniques d'un art à l'autre. L'éclatement des disciplines caractérisait Fluxus, un mouvement né dans les années 1960 et incarné par des artistes protéiformes tels que John Cage, Yoko Ono et Nam June Paik. Influencé par ces

artistes, le plasticien et compositeur américano-suisse Christian Marclay a placé la recherche sonore au cœur de son travail. Celui-ci se tient au point de rencontre entre la musique la plus expérimentale et le monde de l'art, explorant les liens entre performances, concerts, sculptures et installations. Son procédé de prédilection est sans doute le collage, qu'il applique à toutes

sortes d'éléments : disques vinyles, pochettes d'album ou encore séquences cinématographiques – comme pour *The Clock*, une vidéo de 24 heures qui lui a valu le Lion d'Or de la Biennale de Venise en 2011. Plus récemment, il a développé une pratique picturale autour des onomatopées et des autres incarnations physiques et visuelles du son. [JGV]

L'HEMU À LAUSANNE 2020

« Par les jeunes et pour les jeunes » : plus qu'une simple réplique des olympiades « pour les grands », les Jeux Olympiques de la Jeunesse (JOJ) associent non seulement performance sportive, mais aussi culture et éducation avec l'ambition de « constituer un héritage éducatif fort ».

La troisième édition des JOJ d'hiver, adressée exclusivement aux athlètes âgés de 15 à 18 ans et qui se tiendra à Lausanne en janvier 2020, a pris à bras le corps cette mission en multipliant les partenariats dans le cadre de la préparation et de l'organisation. L'élaboration de la mascotte a été confiée à l'ERACOM, la vasque Olympique a été créée conjointement par l'ECAL, l'Ecole de construction et le CFOR, et le concept de nutrition et de Village des athlètes a été pensé par l'EHL. L'HEMU, quant à elle, a pu mettre son savoir-faire au service de la création musicale de cet événement. Mathieu Fleury, directeur administratif de l'HEMU, souligne les possibilités offertes par un tel partenariat : « Un des enjeux pour une école professionnalisante comme la nôtre est de confronter les étudiants, actuels ou anciens, à une entité qui a d'autres attentes et un autre langage que ceux de notre milieu. L'idée est également de leur donner accès à un public différent. C'est un travail sur l'employabilité, en offrant à nos étudiants une expérience qui leur permettra d'avoir ensuite accès à des débouchés de plus en plus diversifiés. » Il ajoute qu'il y a une certaine fierté à pouvoir participer à un évène-

ment qui invite la jeunesse du monde entier littéralement aux portes des différents sites de l'HEMU.

« Ce partenariat, qui s'inscrit dans la stratégie du Comité d'organisation et son souhait d'engager la jeunesse, est une évidence, confirme Stefany Chatelain-Cardenas, cheffe de projet des JOJ 2020. Outre le prestige de l'école, nous souhaitons que les différentes chansons soient faites par les jeunes qui savent mieux que quiconque ce que leur génération aime comme musique. » Car en plus de la conception de la musique de la cérémonie des médailles, l'institution a mis au concours en novembre 2018 la conception de la chanson officielle de ces Jeux, « un élément primordial pour le projet qui fait partie de [leur]



Un des enjeux pour une école professionnalisante comme la nôtre est de confronter les étudiants, actuels ou anciens, à une entité qui a d'autres attentes et un autre langage que ceux de notre milieu.

MATHIEU FLEURY

identité ». Le défi ? Elle devra être « dynamique, facilement reconnaissable et accessible. Elle sera dans la tête de tous les participants et résonnera sur les sites de compétitions ».

Parmi les 12 maquettes proposées au jury – composé de professionnels de l'HEMU, du CIO, de représentants du Conseil des jeunes et de bénévoles de Lausanne 2020

ainsi que de la Présidente de Lausanne 2020 Virginie Faivre – trois projets ont été présélectionnés puis retravaillés ce printemps. De toutes les chansons finalistes, c'est celle de Gaspard Colin qui a décroché la timbale (le compositeur et musicien polyvalent Julien Cambarau, ainsi que le pianiste, claviériste et compositeur Noé Macary sont les deux autres lauréats du concours). La dynamique de sa composition et la présence de nombreux éléments suisses tels que le cor des Alpes ou les trois langues nationales ont fini par convaincre le jury.

Après une formation en jazz et un Master de Composition en 2016 à l'HEMU, Gaspard Colin s'est lancé en « auto-didacte à la musique à l'image ». Si Lausanne accueille le



Village des athlètes et ses cérémonies de remise de médailles, certaines épreuves sportives se tiendront également aux Grisons, en Valais, mais aussi en France voisine. « J'ai donc écrit un morceau en utilisant des éléments représentant la Suisse et j'ai réuni une équipe de musiciens suisses et français. L'objectif était de créer un morceau à l'image des Jeux. » Le concours représentait une belle opportunité professionnelle pour ce jeune artiste qui vient de créer Appulse Music, un collectif lausannois de compositeurs et sound-designers destiné à la musique à l'image. Encore un peu de patience : la chanson ne sera révélée qu'à la fin de l'année ! [JG]

PLÉTHORE DE DÉBOUCHÉS PROFESSIONNELS

DERRIÈRE CHAQUE GRAND FILM

ou série mythique se cache une bande-son inoubliable. La règle est également valable pour le secteur de la publicité. Plus simple d'accès en apparence, cette branche arrivée avec la radio et que l'on appelle ici « synchronisation » n'en est pas moins très compétitive. Car, conjoncture oblige, même les maisons de disques « traversant une crise structurelle, cherchent à développer des revenus dérivés, parmi lesquels la vente de licences pour l'utilisation publicitaire de certains titres », déclare Christophe Magis dans la *Revue des médias*. Heureusement, les débouchés professionnels dans la composition de supports musicaux ne font que s'élargir depuis l'apparition des médias numériques et des nouvelles industries, du jeu vidéo à la réalité virtuelle en passant par les réseaux sociaux.

À L'INSTAR DE LA BO de *Final Fantasy*, récemment interprétée sur scène par un orchestre symphonique, la musique de jeu vidéo, dite musique interactive ou vidéoludique, rivalise parfois de complexité avec celle de l'industrie cinématographique et offre désormais de formidables « espaces de popularisation ». Pour les jeunes diplômés, ce secteur revêt un intérêt non négligeable ; dans un rapport datant de 2015, la conseillère nationale Jacqueline Fehr pointait très justement que les jeux vidéo constituent « des espaces d'intersection pour les professionnels de la culture, car ils combinent arts graphiques, récits, mécanismes de jeu, musique, animation filmique. » Financièrement, le jeu en vaut la chandelle : « Le prix de la minute de musique livrée peut atteindre jusqu'à 3 500 € », précise le compositeur Christophe Héral

dans un entretien livré à la *Revue des médias*.

LES COMPORTEMENTS induits par le jeu (auquel on peut consacrer plusieurs dizaines d'heures par opus, alors qu'un film ne dépasse pas trois heures) laissent entrevoir un incroyable potentiel de diffusion. Enfin, selon Christophe Héral, les spécificités liées à ce médium ne réduisent pas le compositeur à « s'auto-parodier » ou à devenir un simple prestataire de licences musicales : « on doit gérer l'interactivité, on écrit la musique en fonction des possibles et de ce que va faire le joueur. On crée alors une palette de situations musicales pour y répondre ». Ou comment un métier *classique* devient central dans les technologies de l'interaction, moins formatées que le cinéma ou la publicité. [JG]

CORPS ET INSTRUMENT

Si les approches somatiques ont intégré l'offre des hautes écoles de musique, les recherches menées jusqu'à présent ont porté sur la conscience du corps séparée du jeu instrumental. Mais que se passe-t-il lorsque l'instrumentiste maintient la conscience de son corps tout en jouant ? Est-ce que cela a un impact sur la qualité ou le volume du son ? Une équipe de chercheurs de l'HEMU et de la HEM – Genève a examiné cette question dans le cadre d'une étude pilote.

PAR CLAUDIA DORA

Voyages corporels

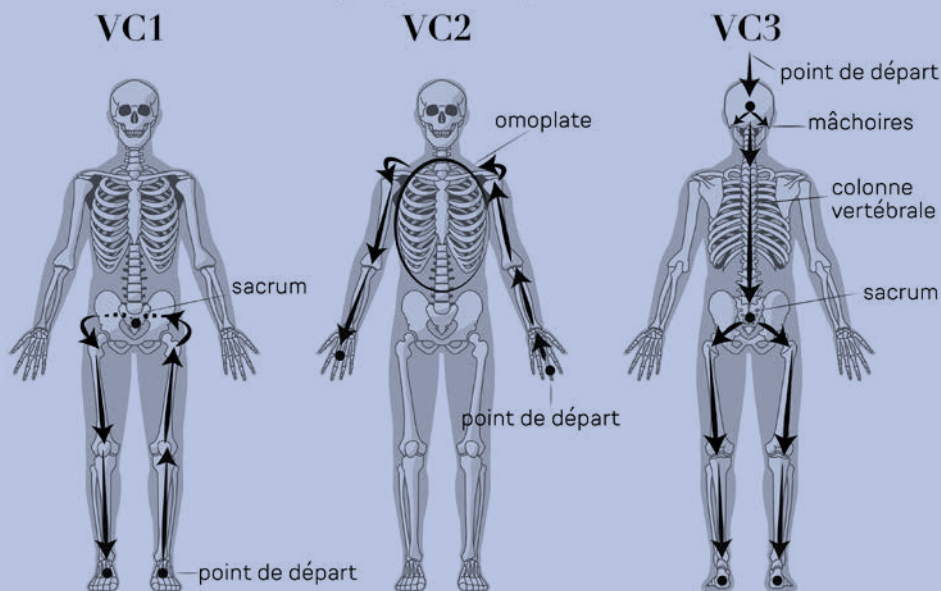


Figure 1. Les trois voyages corporels utilisés dans cette recherche.

Les approches somatiques (comme la technique Alexander, la méthode Feldenkrais, le tai-chi ou le yoga) permettent d'atteindre la pleine conscience du corps. Celle-ci – contrairement à un contrôle corporel intentionnel visant à accomplir une tâche de manière efficace – se caractérise par une attitude dénuée de jugement, un désir de découverte et l'acceptation des choses telles qu'elles se présentent. Est-ce contradictoire avec la discipline et la rigueur nécessaires à la pratique d'un instrument, ou est-il au contraire possible d'en tirer des bénéfices ?

Pour étudier la question, l'équipe de recherche a demandé à 11 étudiants de violon et d'alto de jouer une note tenue en déplaçant lentement leur attention d'une articulation à l'autre selon trois parcours prédéterminés (Figure 1), intitulés « voyages corporels » (VCs).

OUTILS VISUELS POUR L'ANALYSE SONORE

Les outils d'analyse sonore les plus importants pour cette recherche étaient le spectrogramme (Figure 2) et le *loudness*. Ces descripteurs hautement visuels aident à comprendre la qualité, le timbre et le volume perçu d'un son. La visualisation en couleurs dans le spectrogramme donne une impression immédiate du volume et des modifications des harmoniques d'un son (Figure 2). Alors que l'intensité sonore (dB) et les fréquences (Hz) du contenu spectral peuvent être mesurées objectivement, le *loudness* (dont l'unité est le sone) est le volume sonore perçu par l'oreille humaine. La mesure du *loudness* est basée entre autres sur la fréquence, le niveau, le contexte et la durée d'un élément sonore.

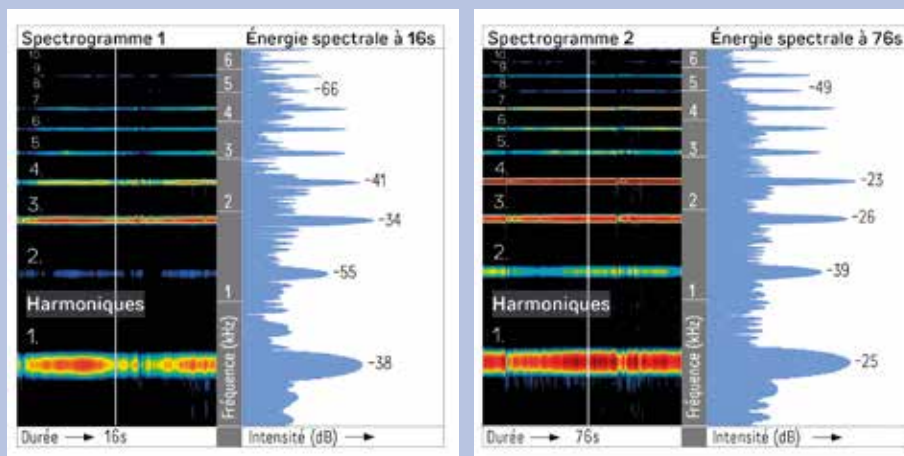


Figure 2. Spectrogramme à différents moments du VC2 d'Alain.

Les spectrogrammes 1 et 2 montrent l'énergie spectrale des 10 premiers harmoniques. Le noir représente le son plus faible, puis le niveau d'intensité change graduellement, allant jusqu'au rouge, en passant par le bleu, le vert et le jaune. À droite : l'intensité de l'énergie spectrale en dB.

DONNÉES SCIENTIFIQUES ET HUMAINES

Pour disposer d'une référence de temps, les participants ont donné un signe chaque fois qu'ils ressentaient quelque chose de spécial durant l'exercice. Au cours des brèves entrevues qui ont suivi chaque VC, ils ont rapporté leurs expériences. La Figure 3 montre la courbe du *loudness* et le spectrogramme en comparaison avec les sensations signalées par le participant, Alain. Ses descriptions sont illustrées par le graphique qui enregistre une intensité inférieure du spectre et du *loudness* dans le premier segment. Ensuite, la courbe des sons et les fréquences enregistrées se stabilisent visiblement. Même les « difficultés à redescendre » à la fin de l'exercice se reflètent dans la courbe du *loudness*.

QUELLES CONCLUSIONS POUR LA PRATIQUE ?

Dans le contexte de l'enseignement, l'analyse sonore peut documenter l'amélioration du son lors du développement des compétences vocales ou instrumentales. Cette recherche a montré qu'il y a un lien direct entre le bien-être physique subjectif et le volume sonore perçu ainsi que le contenu spectral. Facilement adaptables pour l'enseignement, les VCs favorisent l'échange horizontal entre professeurs et étudiants. Ils permettent à chacune et à chacun de découvrir les parties du corps qui pourraient lui servir comme ancre pendant la performance. Ainsi, la conscience du corps peut aider à la gestion du stress, et faciliter un son spécifique ou l'expressivité musicale en général.

Dora, C., Conforti, S., & Güsewell, A. (2019). *Exploring the influence of body awareness on instrumental sound*.

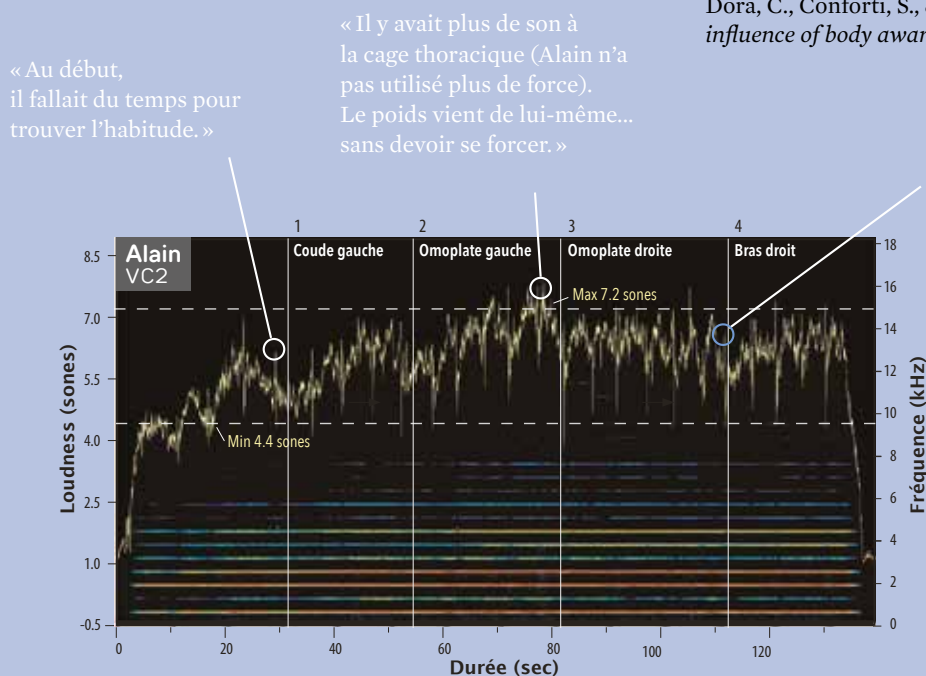


Figure 3. Comparaison de l'analyse sonore avec le récit d'Alain.

VC2 d'Alain, graphiques Audiosculpt 3.4.5¹. Courbe du *loudness* (sones), sonogramme (fréquence en hertz) et récit d'Alain suite au VC2.

¹ AudioSculpt (Version 3.4.5), An Application for Viewing, Analysing, and Processing Sound [Computer Software]. (2016). Paris, France: IRCAM. Retrieved from <http://www.ircam.fr/>